

Études
ethnographiques
en URSS

**LA
COMMUNAUTE
ET
SES
TYPES**

ACADEMIE
DES SCIENCES
DE L'URSS

REDACTION
«SCIENCES SOCIALES
AUJOURD HUI»

Études
ethnographiques
en URSS (2) 1982

**LA
COMMUNAUTE
ET
SES
TYPES**

ACADEMIE
DES SCIENCES
DE L'URSS

REDACTION
"SCIENCES SOCIALES
AUJOURD'HUI"

MOSCOU 1982

LA COMMUNAUTE CHEZ LES PREDATEURS
(D'après des données australiennes)

par Vladimir KABO,
docteur ès sciences historiques

L'organisation sociale des aborigènes d'Australie attire de longue date l'attention des chercheurs, mais la communauté, ou le groupe local comme on appelle souvent la communauté dans les publications sur l'Australie, n'est entrée que depuis peu dans le champ de vue des spécialistes. Cela s'explique pour une grande part par l'étude intensive des rapports socio-économiques dans la société primitive, d'avant les classes, qui ne s'est amorcée qu'au cours des dix dernières années. Dans le passé, les chercheurs s'intéressaient surtout à d'autres formes d'organisation sociale des Australiens. Il est vrai que la notion de communauté (sous la dénomination de "horde" empruntée aux langues turques) a été introduite dans les études australiennes dès le temps de L.Fison et A.W.Howitt. C'est ainsi qu'ils ont dénommé les communautés virilocalles dans l'aire d'extension des clans matrilineaires¹, mais le phénomène lui-même ne fut pas dégagé par eux. Une rare exception dans ce domaine a été l'ouvrage de A.Knabenhans, qui examinait la structure de la communauté australienne, les effectifs des communautés dans les différentes conditions écologiques, les échanges entre communautés, etc.²

G.C.Wheeler qui se proposait d'étudier la tribu australienne finit par conclure que l'unité sociale primordiale chez les Australiens n'est pas la tribu, mais le petit groupe local, la tribu étant la réunion de plusieurs de ces

groupes.³ Et une grande partie de sa documentation se rapporte précisément à la communauté en tant qu'unité structurale fondamentale de la société australienne.

A.R.Radcliffe-Brown définit dans ses recherches le groupe local australien comme étant une forme sociale possédant les indices suivants: 1) l'appartenance au groupe est reliée avant tout à l'origine, l'enfant faisant partie du groupe de père; 2) dans la plupart des cas, les groupes locaux sont exogames, et la femme contractant le mariage, quitte son groupe et rejoint le groupe du mari; 3) le groupe local est composé d'hommes et de femmes non mariées appartenant au groupe par la naissance, de même que de femmes mariées venues dans la plupart des cas d'autres groupes; 4) le groupe local est installé sur un certain territoire dont les limites sont généralement strictement définies, avec toutes ses ressources naturelles, c'est la principale unité foncière; il est interdit de se procurer de la nourriture sur le territoire d'un autre groupe local sans son autorisation; 5) l'homme ne quitte généralement pas son groupe, normalement il y reste attaché de sa naissance à sa mort; 6) le groupe local est indépendant et autonome dans toutes ses activités et vis-à-vis des autres groupes; 7) un groupe local possède, en règle générale, plusieurs centres totémiques situés sur son territoire et fondés, selon les croyances des Australiens, en des temps immémoriaux par des êtres mythiques, les ancêtres totémiques. Selon Radcliffe-Brown, dans toutes les régions de l'Australie, sur lesquelles nous possédons des informations probantes et détaillées, un système de petits groupes locaux patrilineaires stables était et demeure par endroits la base de l'organisation sociale.⁴

La conception de Radcliffe-Brown présente certains défauts évidents. Bien que le chercheur ait relevé une différence entre le groupe local et le clan, ces deux institutions traditionnelles fondamentales de la société australienne, il manque de cohérence dans ses travaux. Les centres totémiques, même s'ils sont situés sur le territoire

d'un groupe local, ne lui appartiennent pas stricto sensu mais appartiennent au clan totémique, étant des centres de culte totémique uniquement pour les membres d'un clan déterminé. Quant au groupe local, composé de familles, il comprend des représentants d'au moins deux clans.

La filiation peut être un indice non seulement de clan, mais de groupe local, ce qui fait que Radcliffe-Brown a raison quand il parle de patrilinéarité du groupe local, c'est-à-dire de l'appartenance de l'enfant au groupe du père. Mais l'appartenance au groupe local n'est pas liée seulement à l'origine. Cette dernière détermine l'appartenance au clan totémique, institution socio-religieuse, mais non pas socio-économique comme le groupe local. Le groupe local comprend non seulement les individus qui y sont nés, mais les femmes des hommes qui y sont nés de même que tous ceux qui sont entrés dans cette collectivité de l'extérieur, mais y vivent et y travaillent.

Le concept de groupe économique, forme d'existence de la communauté dans les conditions variables du milieu naturel, fait défaut chez Radcliffe-Brown bien qu'il ait remarqué que, quand les aliments viennent à manquer, les groupes locaux se dissocient en sous-groupes qui se dispersent sur le territoire du groupe local et restent longtemps éloignés du campement principal.

Malgré cela, les conclusions de Radcliffe-Brown connaissent une diffusion méritée. Mais elles ont fait par la suite l'objet d'une discussion animée. L'opposant le plus actif aux vues de Radcliffe-Brown fut L.R.Hiatt. S'appuyant sur les recherches contemporaines, et notamment sur les siennes propres se rapportant aux régions de l'Australie où les aborigènes ont encore conservé leur mode de vie sociale et économique traditionnel ou, quand il a déjà disparu, s'en souviennent encore fort bien, Hiatt a tenté de montrer que la communauté australienne se fonde pour beaucoup sur d'autres éléments et que les groupes locaux de Radcliffe-Brown n'ont probablement jamais existé.⁵ A son avis, l'organisation communautaire des Australiens est caractérisée non pas par des groupes locaux stables possédant un territoire déterminé,

mais par des groupements d'effectifs et de composition variables formés d'hommes appartenant à plusieurs groupes totémiques et de leurs femmes, les liens de ces groupements avec le territoire étant souvent indéterminés et conventionnels.

En 1958-1960, Hiatt étudiait une des tribus de la Terre d'Arnhem du Nord qu'il appelle, d'après la langue parlée par cette tribu, Gidjingali (ces hommes ne possèdent pas de nom tribal et se désignent simplement par "nous"). Les Gidjingali, au nombre de 294 en 1960, se divisaient en 19 groupes possédant chacun, d'après Hiatt, plusieurs terrains dont la plupart étaient totémiques et portaient les désignations correspondantes (par exemple, "ici habite la grenouille"). Le chercheur appelle ces groupes des "unités possédant des terres". Treize de ces groupes étaient composés d'un seul groupe patrilinéaire exogame, trois de deux et trois de trois groupes patrilinéaires. Hiatt explique cela de la façon suivante: certains groupes ont dû quitter leur ancien domaine pour des raisons quelconques et se sont joints à d'autres groupes. Bien que le savant les appelle groupes possédant des terres, dans la réalité ils ne l'étaient sans doute pas. C'étaient des groupes d'effectifs importants qui possédaient des terres, ce dont témoignent des faits recueillis par Hiatt lui-même. Selon lui, toute la vie de l'aborigène se déroulait non pas dans "l'unité possédant des terres" patrilinéaire, mais dans une communauté. C'est ainsi qu'il appelle un groupe d'hommes vivant et se déplaçant ensemble et donc assumant en commun la production sociale.

Les Gidjingali se divisaient en quatre communautés: les Anbara, les Maravuraba, les Madai et les Maringa. Les membres permanents de chacune d'elles étaient les hommes de plusieurs "unités possédant des terres", leurs femmes et leurs enfants. Les mariages au sein de la communauté n'étaient pas interdits. Le territoire de la communauté comprenait les terrains des "unités possédant des terres" qui en faisaient partie. Il n'existait pas de frontières nettement définies entre les territoires des communautés et les aborigènes ne demandaient pas l'autorisation formelle de se

rendre sur le territoire d'une communauté voisine. Lorsque les ressources naturelles étaient épuisées en un endroit, la communauté allait ailleurs. Hiatt écrit que, si l'"unité possédant des terres" dépendait uniquement des ressources naturelles de son terrain totémique, les membres de cette unité seraient morts de faim. Ces terrains étaient manifestement trop petits et incapables de nourrir leurs "propriétaires". Ils étaient donc économiquement inutiles et leur valeur provenait manifestement non pas des ressources qu'ils offraient, mais des centres totémiques, des foyers de culte totémique qui y étaient situés.

Les "unités possédant des terres" de Hiatt ne sont pas des groupes économiques, mais des groupes totémiques. Le chercheur dément en fait son affirmation que le groupe totémique était propriétaire d'un territoire déterminé. Bien que les membres de chaque "unité possédant des terres" aient eu des centres totémiques déterminés, ils ne vivaient pas en permanence près de ces centres. Ils se déplaçaient librement sur le territoire de toute la communauté. Le seul lien qui existait entre le groupe possesseur de terres et son territoire était d'ordre rituel. Les matériaux de Hiatt montrent que les vrais possesseurs de terres étaient non pas les groupes totémiques, mais les communautés, principales cellules productives de la société, bien qu'il n'y ait pas eu de frontières déterminées entre les territoires de communautés voisines, que les membres de la communauté se servaient à égalité de tout son territoire comme de leur bien propre (il existait certaines limitations concernant la chasse et la pêche, par exemple, les nasses étaient posées par chacun sur le territoire de son "unité possédant des terres").

L.Hiatt a suivi les déplacements de la communauté Anbara pendant un an. Cette communauté comptait près de 150 personnes appartenant à six groupes totémiques. Ces déplacements avaient un caractère réglé, écologiquement déterminé. Partant de leur principal campement sur le littoral, ils se dispersaient sur tout le territoire Anbara. Pendant la saison humide (de janvier à avril), les Anbara vivaient sur le

territoire d'un des groupes totémiques de la communauté. Ce secteur, situé au bord de la mer, était le plus propice à l'habitat en cette saison et il recevait aussi des représentants d'autres communautés installées loin du littoral. Pendant la saison humide, les aborigènes se nourrissaient principalement de poisson. Pendant la saison sèche (de mai à octobre), toute la communauté Anbara gagnait les hautes terres et se joignait à la communauté possédant ce territoire. Durant cette période, elle se scindait souvent en petits groupes de parenté qui, de par leurs fonctions, étaient des groupes économiques. En août, tous les membres de la communauté se réunissaient à nouveau et, en novembre-décembre, les Anbara, auxquels se joignaient d'autres habitants des régions intérieures, commençaient leur migration vers le littoral.

La propriété de certaines communautés sur les terres n'était donc pas absolue et les Gidjingali considéraient les territoires des quatre communautés comme leur domaine nourricier commun. Cela leur permettait de tirer profit de tout le territoire de la tribu avec ses diverses ressources naturelles, en recherchant selon la saison telle ou telle forme d'aliments. Les communautés échangeaient en quelque sorte leurs ressources alimentaires. Sans cette forme de répartition qui se réalisait par le déplacement cyclique des communautés sur le territoire de la tribu, certaines tribus auraient été sous-alimentées alors que d'autres auraient connu une alimentation pléthorique. Et l'idée d'un lien entre certains territoires et des communautés déterminées restait permanente.

Ce caractère cyclique, saisonnier de l'activité économique, comprenant la localisation de groupes sur le littoral avec une spécialisation temporaire dans la pêche et une sédentarité relative pendant les pluies de la mousson nord-ouest, est propre aussi à certaines autres tribus de la Terre d'Arnhem.

Dans les autres régions de la Terre d'Arnhem du Nord, selon le témoignage de A.P.Elkin et de R.M. et C.H.Berndt,

les groupes locaux étaient petits et chacun possédait un terrain. C'étaient des clans patrilineaires, virilocaux localisés qui constituaient l'ossature de ces groupes. Il existait, en outre, des phratries totémiques exogames matrilineaires dont les membres, hommes et femmes, étaient dispersés parmi différents groupes locaux.⁶

En 1948, F. McCarthy et M. McArthur ont étudié la vie d'un des groupes locaux de la Terre d'Arnhem du Nord. Ce groupe était composé de neuf personnes: le mari, sa femme, ses quatre cousins à lui, les femmes de deux d'entre eux et d'un jeune homme dont le lien de parenté avec les autres n'est pas indiqué. Les hommes de ce groupe appartenaient à deux clans patrilineaires au moins, mais étaient membres de la même collectivité laborieuse, chassaient ensemble et leurs femmes cueillaient ensemble aussi les aliments végétaux. Les mêmes chercheurs ont observé la vie et le travail d'un des groupes locaux de l'île Grotte Eylandt, relativement isolée, près du rivage de la Terre d'Arnhem. Ce groupe était composé du mari, de sa femme et de son frère à elle avec sa femme. Les hommes appartenaient à des clans patrilineaires différents.⁷

Il existait dans les années 20 du XX^e siècle sur l'île Groote Eylandt, dont la population autochtone était d'environ 300 personnes, six groupes locaux dont deux réunissaient les deux tiers de toute la population de l'île.⁸ Plus tard, F. Rose put établir que ces groupes étaient constitués d'hommes et de femmes de clans totémiques patrilineaires différents. L'hétérogénéité parentale des groupes locaux était vraisemblablement un de leurs traits traditionnels. Selon P. Worsley, les limites entre les territoires des tribus n'étaient pas rigoureusement fixées, mais le groupe local passait la plus grande partie de l'année sur son propre territoire.⁹

Chez les Murngin, qui vivent dans le nord-est de la Terre d'Arnhem, les groupes locaux comptaient en moyenne de 40 à 50 personnes. Le noyau du territoire, d'une superficie moyenne de 576 km², était généralement une nappe d'eau près

de laquelle étaient installés les campements. L'ossature du groupe, selon W.L. Warner, était un clan patrilineaire exogame localisé, dont les hommes vivaient presque en permanence sur le territoire de leur groupe local, alors que les femmes ne venaient dans le groupe du mari d'autres clans qu'un an ou deux après le mariage (du fait d'une uxorilocalité temporaire). Durant les périodes d'abondance relative d'aliments, les groupes amicaux vivaient et se procuraient leur nourriture ensemble; de plus, leurs membres pouvaient toujours en cas de nécessité trouver des aliments sur les territoires les uns des autres. Dans les régions intérieures arides de la presqu'île les limites des territoires des communautés n'étaient pas très déterminées, mais sur le littoral elles étaient rigoureusement fixées et connues de tous.¹⁰

D'après Warner, la terre chez les Murngin était la propriété de clans localisés. Mais seuls les hommes du clan vivaient en permanence sur cette terre, alors que les femmes, en se mariant, partaient vers d'autres groupes locaux. Dans le même temps, les femmes de ces hommes, venant d'autres groupes, participaient à égalité avec eux à la production commune et avaient les mêmes droits sur les richesses naturelles du territoire. C'est pourquoi leurs vrais propriétaires étaient non pas les clans totémiques, mais les groupes locaux comprenant des représentants de clans différents.

R.M. Berndt écrit toutefois que, chez les Murngin, les groupes locaux étaient composés de représentants de plusieurs (de deux à six) clans patrilineaires, mais les hommes membres du même clan avec leurs familles formaient à certaines périodes de l'année des groupes autonomes. Selon Berndt, les groupes locaux possédaient des secteurs déterminés dont les limites étaient bien connues. Ils pouvaient se procurer de la nourriture sur les territoires d'autres groupes locaux, mais restaient sur leur territoire la majeure partie de l'année.¹¹

Les territoires des groupes locaux de la Terre d'Arnhem occidentale étaient, au début des années 30 où ils furent étudiés par W. Stanner, de dimensions réduites (parfois moins de 16 km²), avec des limites assez indéterminées, que d'au-

tres groupes franchissaient souvent à la recherche de gibier et d'aliments végétaux. Des secteurs appartenaient souvent à deux ou trois groupes en même temps. Mais ce sont précisément les groupes locaux que Stanner considère comme les propriétaires des terres. Toutefois, les centres totémiques, comme en d'autres lieux, appartenaient à des clans totémiques patrilineaires et virilocaux composés de représentants de différents clans totémiques, femmes et hommes, et n'étaient pas strictement exogames.¹²

J. Falkenberg, auteur d'une monographie consacrée au groupe de tribus Murinbata et à leurs voisins¹³, visita la même région de la Terre d'Arnhem occidentale quelque vingt ans plus tard. Cette monographie est dans une certaine mesure une reconstruction des rapports traditionnels. Le territoire de chaque tribu comprenait les secteurs de groupes locaux que, à la suite de Stanner, Falkenberg appelle des "hordes". Les secteurs des groupes locaux comprenaient, à leur tour, les centres totémiques du clan qui constituait l'ossature du groupe local considéré. Chaque clan avait plusieurs centres totémiques et corrélativement plusieurs totems. Les clans étaient patrilineaires et exogames. Les femmes mariées à un homme appartenant à un autre groupe local ou même à une autre tribu restaient membres du clan auquel elles appartenaient de naissance. Outre son clan, l'aborigène était étroitement lié au clan de sa mère et surtout à son oncle maternel. Il pouvait chasser sur le territoire du groupe local dont ce clan constituait le noyau, mais il lui était interdit d'approcher les centres totémiques. Les membres du groupe local ne cherchaient pas toujours leur nourriture en commun, loin de là. La cueillette ou la chasse était, généralement, le fait de petits groupes économiques, organisés selon un principe de parenté, par exemple, un homme et ses femmes ou un groupe de frères avec leurs femmes. Les hommes constituaient, après les rites d'initiation, une communauté rituelle fermée à laquelle les non-initiés et notamment les femmes n'avaient pas accès. Si une femme contractant mariage quittait son groupe local, l'homme lui était toujours lié. Selon Falkenberg, le clan loca-

lisé, c'est-à-dire le clan formant l'ossature d'un groupe local, était lié au "territoire clanique" par les liens mythologiques et totémiques, alors que le groupe local était lié au territoire et à ses ressources par l'économie.

Les hommes du même clan vivaient ensemble dans le même groupe local. Les renseignements de J.Falkenberg se différencient de ce qu'écrivait sur ces mêmes tribus vingt ans plus tôt W.Stanner. Peut-être, la reconstruction de Falkenberg reflète-t-elle une structure plus ancienne, mais nous n'avons aucune preuve à cet égard. Le plus vraisemblable est que l'on pouvait observer dans le groupe de tribus étudié, comme dans les autres tribus d'Australie, des communautés des deux types, tant claniques locales, ayant pour base un clan localisé, qu'hétérogènes, composées de représentants de plusieurs clans.

R. et C. Berndt distinguent dans la tribu Gunvinggu (Terre d'Arnhem occidentale) trois types de communautés sociales: le gunmugugur, clan localisé patrilineaire virilocal, lié à la terre par des rapports totémiques religieux; la communauté installée sur un territoire déterminé comprenant les centres totémiques de plusieurs clans; la horde, groupe économique mobile (composée d'un ou de plusieurs hommes d'un clan localisé avec femmes et enfants) changeant de composition et d'effectifs selon les circonstances. D'après R. et C.Berndt, le gunmugugur est un groupe possesseur de terres; la horde, un groupe utilisant ces terres à des fins économiques.¹⁴

Ce modèle de la structure sociale de la tribu australienne est proche du nôtre à bien des égards, car celui-ci établit aussi la distinction entre la communauté, principale cellule socio-économique de la société, propriétaire réelle du territoire, le groupe économique dynamique en tant que partie de la communauté et le clan. R. et C.Berndt ont fort justement dégagé ces trois institutions sociales principales de la société de prédateurs, mais leur caractéristique de la communauté laisse à désirer. L'essence de la communauté ne leur est pas tout à fait claire. Le terme de "horde" ap-

pliqué par les chercheurs au groupe économique n'est pas heureux; de plus, ils l'appliquent en d'autres travaux à la communauté (groupe local). Il est parfaitement évident que la propriété du clan sur la terre a un contenu religieux, et non pas économique comme l'affirment R. et C. Berndt. Les auteurs l'écrivent eux-mêmes dans leur livre. Qui donc est le propriétaire des terres dans le sens économique ? Ils le taisent, sans doute parce qu'ils ne se sont simplement pas posé la question.

Les Tiwi qui peuplent les îles Melville et Bathurst, situées au nord de la Terre d'Arnhem, avaient encore à la fin des années 20 un mode de vie traditionnel qui fut ensuite perturbé. En ce temps-là, les groupes locaux étaient la base de leur organisation sociale. Les enfants appartenaient de naissance au groupe du père. Il existait aussi des clans totémiques matrilineaires. Des représentants du même clan matrilineaire appartenaient à différents groupes locaux et chaque groupe était composé de gens issus de différents clans. Le mariage était généralement virilocal. On comptait en tout sur les îles neuf groupes locaux, occupant chacun jusqu'à 320 km² et forts de 100 à 300 personnes. Les limites du territoire communautaire étaient bien connues de chacun et la communauté le considérait comme "son pays". Les violations de frontières sans autorisation des possesseurs du territoire entraînait de sérieux conflits entre les groupes.

Bien que, selon les conceptions des Tiwi, chaque clan totémique fût lié à un endroit déterminé, le "centre clanique", C. Hart, qui fut un des premiers à étudier les Tiwi, souligne que ce ne sont pas les clans, mais bien les groupes locaux qui possédaient les terres. Mais les membres de la communauté ne vivaient ensemble que peu de temps. Les conditions de leur économie de prédateurs les obligeait à se disperser sur leur territoire par petits groupes formés des membres d'une famille individuelle: le mari, sa ou ses femmes, leurs enfants et parfois aussi des parents célibataires. Au demeurant, chez les Australiens, la communauté et les familles qui la composent sont toujours unies par des

liens indissolubles et, après une errance forcée sur le territoire de la communauté, les familles tendent à se réunir. Cela est vrai aussi pour les Tiwi. Il existait aussi chez les Tiwi des subdivisions de la communauté composées de plusieurs familles.

C.Hart et A.Pilling appellent cette forme d'organisation sociale "establishment". Ils entendent par ce terme un groupe produisant et consommant la nourriture en commun.¹⁵ C'est peut-être ce que nous proposons d'appeler un groupe économique, une partie de la communauté composée, selon la saison et des circonstances temporaires, d'une ou de plusieurs familles subvenant ensemble à leurs besoins. Parlant d'un de ces groupes comprenant trois grandes familles, Hart et Pilling remarquent qu'économiquement parlant c'était une seule économie, un seul "establishment", car les seize femmes mariées dont il était constitué travaillaient collectivement et la nourriture qu'elles apportaient était consommée par tous ses trente-deux membres.

Selon Hart et Pilling, la polygamie chez les Tiwi a une valeur économique, c'est sur elle que repose le bien-être de la famille. La nourriture collectée par les femmes prévaut quantitativement sur les produits de la chasse qui est le fait des hommes et est plus régulière. Au demeurant, c'est aussi le cas dans tout le reste de l'Australie. Ce qui faisait la particularité des Tiwi était que, selon Hart, il existait sur les territoires des communautés des enclaves appartenant aux grandes familles, qui étaient transmises héréditairement selon la lignée masculine. On peut sans doute considérer les grandes familles Tiwi comme des sous-groupes ou des sous-communautés, dont certaines se stabilisaient à l'instar des communautés et assumaient certaines de leurs fonctions et certains de leurs droits, y compris le droit de propriété sur les terrains de chasse et de cueillette. On observe ici un début de fragmentation de la communauté. Et cela n'a rien d'étonnant si l'on se souvient que l'envergure des communautés est inhabituellement considérable pour l'Australie, comme chez les Walbiri, qui peuplent les ré-

gions désertiques de l'Australie centrale. Cette tribu a été étudiée dans les années 50 par M. Meggitt.¹⁶ Son étude, comme celle de J. Falkenberg, est dans une certaine mesure une reconstruction de rapports anciens, fondée sur des informations recueillies parmi les aborigènes eux-mêmes. La tribu des Walbiri se subdivisait en quatre parties que Meggitt appelle des communautés. Chacune comptait de 200 à 400 membres et le territoire s'étendait sur 11 000 à 24 000 km². La composition et les limites des territoires de ces communautés étaient plus ou moins permanentes. Les membres de chaque communauté se déplaçaient librement sur leurs territoires à la recherche de nourriture.

Aux moments les plus favorables de l'année, dès le début de l'automne et jusqu'au début de l'hiver, lorsqu'il y avait de l'eau et des aliments en suffisance, les membres des communautés se réunissaient dans un ou deux grands groupes: les hommes chassaient et les femmes cueillaient ou ramassaient des aliments végétaux, capturaient le petit gibier et faisaient des réserves de bois. Quand l'eau et la nourriture commençaient à manquer, ces collectivités se scindaient en groupes plus petits. L'on peut appeler les uns comme les autres des groupes économiques. Enfin, au moment le plus difficile de l'année, pendant sécheresse, de la fin du printemps au milieu de l'été, le groupe économique type ("l'unité se procurant de la nourriture" selon la terminologie de M. Meggitt) était composé de fait d'une seule famille individuelle. Seul un groupe minimal pouvait subsister à cette époque de l'année. Avec le début de la saison des pluies, ces groupes se réunissaient peu à peu. Leur composition était variable et instable. Contrairement aux groupes économiques, les communautés étaient des formations relativement permanentes, stables. Les groupes économiques, dont les effectifs et la composition variaient selon les saisons et les circonstances, se situaient comme entre deux pôles entre la communauté et la famille. Par conséquent, les matériaux de Meggitt décrivent une structure sociale typique, croyons-nous; pour les autres sociétés de prédateurs.

Les hommes de chaque communauté Walbiri lui appartenaient de naissance, alors que leurs femmes venaient souvent d'autres communautés. Toutefois, d'après les observations de Meggitt, les mariages à l'intérieur des communautés étaient plus fréquents que les mariages entre membres de communautés différentes. Il n'existait pas d'exogamie communautaire, ce qui n'a rien d'étonnant si l'on prend en considération l'envergure considérable des communautés pour une société de prédateurs. Et bien que pour le reste les Walbiri possèdent tous les indices typiques d'une société de prédateurs, il est permis de supposer que les communautés Walbiri existant actuellement ne sont pas des phénomènes tout à fait originaux, mais sont le produit, dans une certaine mesure, des mutations territoriales et démographiques qui ont été déterminées par la colonisation. Dès les années 50, une partie considérable des Walbiri se concentrait près des villages gouvernementaux et des stations d'élevage. L'existence de communautés aussi grandes est surtout inhabituelle dans les régions sèches et désertiques de l'Australie. Dans les déserts de l'Australie occidentale, les communautés ne comptent généralement guère plus de 50 membres. Des communautés plus grandes ne sauraient sans doute pas subsister longtemps dans ces régions en ne se livrant qu'à la cueillette et à la chasse. Il a été supposé que les quatre communautés de la tribu des Walbiri étaient en réalité des sous-tribus en lesquelles s'était scindée une tribu devenue trop grande bien qu'il n'y ait pas eu séparation complète.¹⁷ On ignore ce qu'étaient les effectifs de la tribu des Walbiri à l'époque précoloniale. Il est possible qu'alors elle ne dépassait pas l'envergure moyenne habituelle pour les régions de conditions naturelles défavorables.

Les clans paternel et maternel ou, selon l'expression de M. Meggitt, les patrilineés et les matrilineés, coexistent chez les Walbiri. Comme les mariages sont contractés non seulement à l'intérieur des communautés mais aussi à l'extérieur, il est naturel que les membres des patrilineés et des matrilineés soient dispersés sur tout le territoire

de la tribu. Les matrilineées ne sont pas du tout liées à la terre. Elles ont le plus d'importance pour les femmes, car les hommes membres d'une matrilineée les marient et défendent par la suite les intérêts des femmes. Les patrilineées, au contraire, ont une grande importance pour les hommes car, étant membres d'une patrilineée, ils possèdent sur le territoire de la communauté des centres totémiques communs où s'accomplissent régulièrement des rites productifs ayant pour objet la multiplication des forces productives de la nature et de la société humaine elle-même. Les hommes membres d'une patrilineée constituent en quelque sorte une communauté culturelle fermée accessible aux seuls initiés. Meggitt souligne que les patrilineées ne remplissent aucune fonction économique et ne possèdent pas de terre.

B.Spencer et F.Gillen qui ont étudié à la fin du siècle dernier et au début de notre siècle l'organisation sociale de la tribu Aranda, voisine des Walbiri, remarquaient que chaque groupe local possédait un territoire déterminé dont les limites étaient bien connues des aborigènes.¹⁸ Selon T.Strehlow, chez les Aranda occidentaux, toute la terre était partagée entre les communautés virilocalles exogames, les Ndjinanga. Leurs limites étaient sanctionnées une fois pour toutes par des mythes sacrés qui décrivaient les pérégrinations des ancêtres totémiques. Mais les communautés voisines dont les membres étaient unis par les liens du mariage pouvaient se procurer de la nourriture sur les territoires les uns des autres. Les Ndjinanga correspondaient partiellement aux clans totémiques, car tous les hommes appartenaient au même clan.¹⁹ C'est probablement ce qui explique la détermination de leurs territoires par une mythologie totémique. Les limites mythologiquement sanctionnées existaient aussi dans le passé chez la communauté Walbiri.

Chaque Aranda appartenait de naissance au groupe local de son père et à son clan totémique. Selon T.Strehlow, chaque groupe local Aranda était une entité politiquement et religieusement indépendante dirigée par les anciens. L'organisation locale des tribus vivant à l'ouest des Aranda était plus

floue et mobile. T.Strehlow l'explique par le fait que ces tribus habitent une partie plus aride du continent, ce qui implique la nécessité de couvrir des territoires plus vastes. Les membres des clans totémiques qui constituaient la base des groupes locaux Aranda, célébraient des mystères totémiques. Certains de ces mystères étaient responsables de la pluie, d'autres de la croissance des plantes ou de l'abondance du gibier. C'était une sorte de coopération totémique basée sur la division du travail entre les représentants de tous les groupes locaux de la tribu. Les chefs religieux des Aranda non seulement étaient les conservateurs des mythes, des chants sacrés et des légendes, les ordonnateurs des rites qui s'accomplissaient près des centres totémiques, mais possédaient dans leurs groupes locaux un pouvoir réel, notamment en matière de contrôle de la répartition des ressources alimentaires. Dans le même temps, leur pouvoir était limité par celui du conseil des anciens. Il existait donc chez les Australiens comme chez les Tasmaniens des chefs de groupes locaux dont l'autorité était déterminée par les fonctions religieuses et rituelles qu'ils remplissaient.

O.Pink écrit que les Aranda connaissent exactement la localisation des centres totémiques, mais que les limites des territoires des communautés se perdent dans le *no man's land*.²⁰ Cela contredit l'affirmation de B.Spencer et de F.Gillen. J.Birdsell explique cette divergence par le fait que Pink a étudié les Aranda 50 ans après le Début de la colonisation, quand les groupes locaux avaient disparu tandis que les centres totémiques demeuraient encore. Cela correspond peut-être à la réalité, mais l'on ne saurait considérer en toutes circonstances que l'indétermination des limites des groupes locaux est due à la colonisation, car ce phénomène serait lié à d'autres facteurs, comme la faible densité de la population dans les régions désertiques de l'Australie centrale et occidentale, une exploitation économique insuffisante et l'existence d'espaces encore non assimilés, des liens trop lâches entre groupes voisins, etc. Les Aranda du Nord, qui furent étudiés par O.Pink, conservaient encore ré-

amment la coutume de migrer après de fortes pluies en groupes (jusqu'à 100 personnes) composées de plusieurs communautés voisines au-delà des limites de leurs territoires, vers le nord, où l'eau et la nourriture abondent à cette époque de l'année.

On observait la même chose dans la tribu des Pitjandjara habitant l'Australie centrale: des communautés voisines, abandonnant leurs terres, migraient ensemble plusieurs semaines avant de se disperser en petits groupes économiques. Chez les Pitjandjara, chaque groupe local possédait, selon A.Yengoyan, un noyau composé d'hommes mariés, liés par une origine commune selon la lignée paternelle, en d'autres termes un noyau clanique. Les femmes étaient originaires d'autres groupes. Les hommes des groupes locaux et leurs enfants appartenaient à un groupe totémique, les femmes à un autre. Toute la tribu se divisait en deux moitiés exogames: le mariage n'était permis qu'entre membres de moitiés différentes. Chaque groupe local exploitait un secteur déterminé du territoire de la tribu. De temps en temps, les groupes locaux se rencontraient pour des rites communs d'initiation ou pour des mystères totémiques et la reprise de contacts entre groupes et individus. Ils se réunissaient également près des réservoirs d'eau en temps de sécheresse. Les hommes célibataires se joignaient pour un certain temps aux autres groupes, mais revenaient ensuite.

Tous les Pitjandjara considéraient le territoire de leur tribu comme "leur pays" qu'ils distinguaient des terres de leurs voisins, par exemple, des Aranda. Le territoire tribal englobait les terres d'importantes communautés groupant plusieurs groupes locaux (des sortes de sous-tribus) que les aborigènes considéraient également comme "leur pays". L'apparition de sous-tribus chez les Pitjandjara est vraisemblablement liée à l'accroissement de la tribu et à l'élargissement des limites de son territoire, de même que cela se produisit sans doute chez les Walbiri. Chez les Pitjandjara, ces communautés avaient un caractère moins structural que géographique ou déterminé par l'espace. Les territoires des

sous-tribus englobaient des groupes locaux comptant de 20 à 70 personnes, ce qui est courant pour les régions sèches de l'Australie. Leur composition était relativement instable, mais le noyau clanique patrilineaire était l'ossature structurale de chaque groupe local et l'exogamie et la virilocalité, des propriétés inaliénables du groupe local.²¹

Les particularités de la territorialité des Pitjandjars s'expliquent pour beaucoup par leur localisation dans le désert. Comme l'indique C.P. Mountford, les limites du territoire tribal étaient et demeurent indéterminées. Les aborigènes considéraient le territoire de la tribu non pas comme un ensemble nettement défini, mais comme une collection de terrains de chaque restreints et nettement déterminés habités chacun par un petit groupe local, composé de parents consanguins et de parents par alliance. Généralement, les groupes locaux pourvoient à leurs besoins sur leur secteur, mais quand l'eau et les aliments viennent à manquer, les voisins les invitent à vivre et à se nourrir sur leur terre en attendant que l'époque pénible soit passée.²²

Au début des années 60, D.F. Thomson a fait une communication sur les Bindibu, une des tribus les plus isolées de l'Australie centrale, restée à l'écart de la colonisation, extrêmement archaïque, ayant adapté toute sa culture primitive et son mode de vie aux conditions extrêmement rigoureuses du désert.²³ Les Bindibu étaient dispersés sur le territoire de la tribu en petits groupes locaux (généralement deux ou trois familles) qui se déplaçaient de campement en campement. Certains campements servaient pendant quelques jours, voir plusieurs semaines, de bases dont on partait à une distance de quelques jours de marche pour y revenir ensuite. Une des communautés n'était composée que de trois ou quatre familles et comptait 15-16 membres. Au campement, chaque famille s'installait séparément des autres et conservait une certaine autonomie économique qu'il ne faudrait cependant pas exagérer. Les familles s'entraidaient, les enfants quittaient souvent leurs parents pour se joindre à d'autres familles. Les intérêts de la communauté et des fa-

milles étaient en harmonie. Parfois une famille se procurait de la nourriture par elle-même, d'autres fois les hommes et les femmes de la communauté partaient à la recherche de nourriture en deux groupes, hommes et femmes séparément. La division en groupes économiques et une certaine autonomie économique et ménagère des familles se combinaient ici à la division du travail par sexes au sein de la communauté.

Un ravin, au fond duquel coulait un ruisseau, était un lieu sacré où les groupes épars des Bindibu se rejoignaient périodiquement. 42 personnes s'y réunirent en présence de Thomson, mais sa communication ne laisse pas apparaître clairement si c'étaient des représentants de différentes communautés ou s'ils appartenaient tous à la même. Non loin de chaque campement permanent se situait un campement provisoire pour les jeunes hommes et les adolescents célibataires non initiés. Les autres hommes du groupe s'y trouvaient aussi pendant la journée. Il existe des raisons de supposer que cette séparation des hommes et des adolescents est la forme stadiale originelle des maisons masculines et des alliances masculines propres à des cultures plus évoluées. Les Bindibu, comme bien d'autres tribus australiennes, connaissent la polygamie; les mariages étaient conclus en stricte conformité avec des règles déterminées. Les Bindibu n'avaient pas de chefs, mais certains hommes occupaient une position dominante dans leur groupe local du fait de leurs qualités individuelles.

Dans les déserts de l'Australie occidentale et centrale, les groupes locaux sont composés d'hommes et de femmes non mariées appartenant au groupe par la naissance, ainsi que d'épouses originaires d'autres groupes. Les groupes locaux sont patrilinéaires, l'appartenance au groupe se transmettant par la lignée paternelle. Chaque groupe compte habituellement 50 personnes au plus. Les conditions géographiques des déserts de l'Australie occidentale sont telles que seules de petites collectivités ne restant, par ailleurs, pas trop longtemps au même endroit peuvent y survivre. Un terrain relié aux actions et aux pérégrinations d'ancêtres my-

thiques appartient au groupe. Les groupes locaux se procurent généralement leur nourriture sur leur territoire, ils sont indépendants des autres groupes et décident eux-mêmes de leurs affaires. Ce n'est qu'en période d'abondance relative que plusieurs groupes locaux s'unissent temporairement pour des rites. Ces groupements temporaires comptent parfois jusqu'à 200-300 personnes. En période de sécheresse, les groupes locaux trouvent asile pendant plusieurs mois sur le territoire des voisins habitant dans des conditions meilleures, à des centaines de kilomètres de leur territoire. L'hospitalité est la loi chez les aborigènes, de nombreux groupes étant d'ailleurs liés par des croyances et des mythes communs. Il n'est pas interdit aux groupes locaux de se procurer de la nourriture sur les terrains d'autres groupes, à condition de ne pas approcher les centres culturels d'un clan étranger. Les membres des clans totémiques sont dispersés dans les différents groupes locaux.²⁴ Plusieurs groupes locaux forment des communautés usant d'un langage relativement homogène et qui sont des tribus rudimentaires ou prototribus. Nous observons ici les sources de la formation des tribus en tant que communauté ethnique et institution sociale.

Un trait propre aux aborigènes vivant dans les déserts de l'Australie occidentale est le passage constant de la concentration des groupes dans les régions abondamment pourvues d'eau et de nourriture à la dispersion par familles isolées à proximité des sources d'eau individuelles. Selon les conditions, les groupes atteignent cent personnes et plus ou se réduisent à 10-12 personnes. Cette fluidité est moins liée aux changements saisonniers qu'aux variations météorologiques, aux chutes de pluie dans le désert. C'est pourquoi des groupes d'effectifs différents peuvent être décelés simultanément en différentes régions.²⁵

Les aborigènes du sud-ouest de l'Australie chassaient en hiver et au printemps, se dispersant en petits groupes en profondeur du continent, puis revenaient sur le littoral en été, et, unis en collectivités plus importantes, se liv-

raient à la pêche. Cela rappelle beaucoup le mode de vie des chasseurs et des pêcheurs d'un autre continent; les Eskimos du Pôle, bien que les conditions de vie des uns et des autres soient tout à fait différentes.

En étudiant les Karadjéri (Kimberley), R. Piddington a découvert que cette tribu ignore les interdits de chasse sur des terrains appartenant à d'autres groupes sans l'autorisation de ces derniers. Les groupes locaux de Karadjéri (groupes de 12 personnes au plus) chassent librement sur le territoire de tout autre groupe. Bien qu'ils soient liés à des secteurs déterminés du territoire de la tribu, leur droit de propriété sur ces secteurs n'est pas absolu et c'est l'ensemble de la tribu qui est le propriétaire suprême. Les groupes locaux de Karadjéri sont exogames; ayant contracté mariage, la femme passe généralement dans le groupe de son mari. Les clans totémiques sont patrilinéaires. On trouve souvent dans le même groupe des hommes de clans différents.²⁶

La tribu des Wik-Munkan (péninsule de Cape-York), selon U. McConnel, était composée de trente groupes locaux, dont un clan patrilinéaire localisé composait l'ossature. Les groupes locaux occupaient un territoire de 80 à 160 km². La majeure partie de l'année, les groupes locaux vivaient et se nourrissaient sur leur territoire. Mais comme l'abondance des ressources alimentaires changeait de place en place et de saison en saison, le principe de réciprocité fonctionnait ici également: il était d'usage d'inviter des parents d'autres groupes en période d'abondance. Les chasseurs de deux groupes voisins entre lesquels les mariages étaient coutumiers chassaient sur les terres les uns des autres (les terres de leurs pères et mères). L'homme avait le droit de chasser sur le terrain des parents de sa femme et elle, à son tour, sur son terrain.²⁷

La tribu des Yir-Yoront (péninsule de Cape-York) étudiée par L. Sharp²⁸, était composée de 28 clans exogames patrilinéaires qui, comme les autres tribus d'Australie, possédaient leurs propres centres totémiques sur le territoire

de la tribu. Les groupes locaux comprenaient des représentants de clans différents, femmes et hommes. La localité du mariage était alternative. Les premières années le couple vivait généralement avec les parents de la femme, puis soit avec les parents de la femme, soit avec ceux du mari. En saison sèche le groupe local se réunissait, et en période de pluie il se dispersait en plus petits groupes que nous qualifierions de groupes économiques. Selon Sharp, la terre était la propriété des clans, mais on chassait où l'on voulait car les terrains claniques étaient ouverts à tous. Il serait plus exact, toutefois, de parler non pas de propriété clanique, mais de propriété du groupe local ou de la communauté, car ce même Sharp écrit que les représentants du même clan étaient dispersés entre les différents groupes locaux, ne vivaient jamais ensemble et ne se procuraient pas de la nourriture seulement sur leur terrain. Comment s'exprimait la propriété clanique sur la terre, alors ? Elle n'avait pas sans doute, là aussi, de contenu économique.

Sharp indique que de nombreux clans possédaient plusieurs terrains en différentes parties du territoire de la tribu. Si ces terrains étaient économiquement exploités par un seul et même groupe local ou par des groupes locaux différents, là encore il convient de parler non pas de propriété clanique, mais de propriété du groupe local ou de la communauté. Cet exemple n'est pas le seul dans les publications sur les prédateurs. La propriété de la communauté sur plusieurs terrains distants l'un de l'autre permettant à la communauté d'employer différentes ressources alimentaires aux différentes saisons est connue, par exemple, aux Aïnu.

La tribu des Kaiadilt (île Bentinck dans le golfe de Carpentarie) comptait, en 1942, 123 individus et était composée de huit groupes locaux patrilineaires et virilocaux de 7 à 30 personnes chacun. L'envergure du groupe était déterminée écologiquement. Chaque groupe possédait un territoire déterminé, dont les limites étaient assez nettes et bien connues.²⁹ Les Kaiadilt étaient encore à un moment relativement récent entièrement isolés ou presque et furent

les derniers en Australie du Nord à entrer en contact avec les Européens, ce qui fait l'intérêt d'une reconstruction de la structure de leur communauté. Ce qui mérite l'attention est que dans cette tribu précisément l'importance de la communauté en tant que cellule socio-économique principale était très grande. La communauté était ici le principal instrument social d'assimilation économique d'un territoire déterminé.

Ces exemples suffisent à montrer que le groupe local australien, ou la communauté, est la cellule territoriale et socio-économique fondamentale de la société. Partout en Australie, les communautés possèdent certains indices structuraux communs: elles sont composées de familles et se divisent en groupes économiques. En tant que cellule territoriale la communauté est plus importante que la tribu qui est, chez les Australiens, un ensemble assez amorphe de groupes locaux parlant le même langage. Les groupes locaux d'une tribu se réunissent occasionnellement et ne se voient pas la majeure partie de l'année. L'assimilation économique d'un territoire déterminé s'effectue principalement au niveau et par les moyens du groupe local. Les groupes économiques ne sont pas des entités en soi mais seulement une forme d'existence du groupe local en certaines conditions écologiques. Il en est de même pour les familles dont l'existence hors du groupe local est déterminée par les mêmes facteurs et limitée dans le temps.

Les matériels cités plus haut montrent qu'il ne faut pas identifier la communauté (le groupe local) au clan. Ces entités, bien qu'étroitement liées, ne coïncident pas entièrement même là où le clan est localisé et où l'ossature du groupe local est constituée par des individus du même clan, comme deux cercles qui se recouvrent partiellement. Tout groupe local comprend des représentants d'au moins deux clans, car le groupe local est composé de familles, le mari et la femme appartenant à des clans différents du fait de la loi de l'exogamie clanique. Les fonctions de ces deux formes sociales sont de ce fait différentes. C'est pourquoi le rap-

port entre le clan et le territoire n'est pas un rapport économique, comme c'est le cas pour le groupe local, mais totémique. Pour la communauté la terre est la base économique de son existence, alors que ce qui intéresse les membres du clan c'est avant tout les centres totémiques situés sur ce territoire, hauts lieux sacrés du culte totémique. Non seulement eux-mêmes, mais les membres des autres clans sont bien informés sur la localisation des centres totémiques et les étrangers se gardent de les approcher. Contrairement à la communauté, le clan ne possède pas, en fait, de territoire, même si ses membres considèrent un lieu quelconque comme la propriété du clan parce qu'il abrite un centre totémique.

Les Australiens croient en l'existence de liens de parenté qui unissent les membres du clan totémique à leurs centres totémiques où se sont incarnés leurs ancêtres au "temps des rêves" mythologiques. Chacun de ces sanctuaires, comme le croient les Australiens, est le lieu d'habitation d'un "songe", d'un ancêtre transformé en rocher, en arbre ou en étang. Estimant qu'ils descendent de ces ancêtres en ligne paternelle, les aborigènes vénèrent profondément ces lieux qui jouent toujours un rôle important dans leur vie. Des affleurements de roches servant à la confection d'outils sont situés près des centres totémiques dans les déserts de l'Australie occidentale. Les membres des clans totémiques considèrent aussi la pierre que l'on en extrait comme sacrée, car c'est une parcelle de leur ancêtre totémique et, par voie de conséquence, de leur propre essence totémique. Selon ce système totémique, chaque aborigène fait partie d'un groupe de parenté uni par des liens sacrés à tel ou tel endroit. Mais ce n'est plus un groupe local ni une communauté, mais un clan ou une patrilignée, comme l'on appelle parfois un groupe de parenté. Le lien d'un membre du clan totémique à la terre est un lien avec les ancêtres, avec les hommes de son clan. La liaison entre l'homme et sa terre est aussi un lien entre l'homme et l'enfant. La terre qui appartient au clan est aussi la terre du père de chaque membre du clan, de ses ancêtres, des hommes de sa parenté. Mais cette

liaison revêt une nuance mystique, religieuse. Les hommes, membres du clan ou de la patrilignée, forment une communauté cultuelle; ils sont les seuls autorisés à accomplir les rites près des centres totémiques, ils sont les conservateurs de ces sanctuaires et des mythes totémiques qui leur sont liés. Le mythe complet de l'ancêtre totémique, dont le chemin a traversé les terres de nombreux clans totémiques, est comme réparti entre eux. Ces mythes sur les pérégrinations des héros totémiques, reflétant peut-être l'histoire du peuplement et de la mise en valeur du continent, relient entre eux des tribus éloignées et des groupes locaux. Les événements qui eurent lieu en un lieu quelconque et le récit que les aborigènes locaux conservent, se transmettent de génération en génération et reproduisent sous une forme dramatisée ne sont qu'un maillon dans la chaîne qui constitue le mythe complet. Les hommes, la terre et les mythes sont liés entre eux chez les Australiens.

Mais la terre même où sont situés les centres totémiques est économiquement exploitée par toute la communauté et pas seulement par les membres du clan. Tous les membres de la communauté, quelle que soit leur appartenance clanique, ont les mêmes droits sur les richesses naturelles de ce territoire. Les différences de droits concernant les produits de la cueillette ou de la chasse qui existent au sein de la communauté sont définies non pas par l'appartenance clanique, mais par les tranches d'âge et le sexe. La terre où une communauté dispose du droit préférentiel de chasser, de cueillir des aliments végétaux est sa propriété, car la société primitive ignore toute autre forme de réalisation du droit de propriété au sens économique.

J. Falkenberg, par exemple, écrit que chez les Murinbata les territoires des communautés comprennent aussi ce qu'il appelle les territoires claniques, où sont situés les centres totémiques des clans correspondants. Les centres totémiques et les territoires claniques ont une importance purement rituelle, magico-religieuse, alors que les territoires des communautés, sources de moyens de subsistance, ont une

importance économique. Il ne faudrait pas les confondre ou les opposer.

Certains chercheurs le comprennent. Ainsi, W. Stanner distingue deux catégories de propriétés de la terre auxquelles sont reliés les groupes territoriaux (communautés) d'Australiens. Il appelle la première forme "patrimoine" (estate). C'est la terre du clan patrilineaire qui forme le noyau de la communauté, sans doute ce que Falkenberg désigne par "territoire du clan". Il est à remarquer, au demeurant, que seul un clan localisé peut former le noyau d'une communauté; il existe, toutefois, des communautés composées de représentants de plusieurs (plus de deux) clans. Stanner désigne la deuxième catégorie de propriété par le terme de "région", "espace" (range), ayant en vue tout le territoire sur lequel la communauté se livre à la chasse et à la cueillette. La deuxième catégorie englobe généralement la première. Elles forment ensemble ce que Stanner désigne par le terme de "domaine" (domain).³⁰ La première catégorie de propriétés est déterminée par des liens rituels avec la terre, la deuxième par des liens économiques.

On trouve souvent dans les sources anciennes sur les Australiens, se rapportant au XIX^e siècle, l'affirmation que la propriété de la terre chez les Australiens était individuelle, que les terrains des aborigènes appartenaient à des individus et étaient transmis par héritage de père en fils. Des chercheurs faisant autorité comme J. Grey, J. Lang, J. E. Ayres et bien d'autres l'ont indiqué.³¹ Mais était-ce une propriété au sens économique ? R. Brough Smyth semble déjà proche de la réponse à cette question. Il écrivait que, bien que la terre occupée par une tribu fut la propriété commune de cette tribu qui se livrait à la chasse et à la cueillette sur ce territoire, il existait des droits de propriété individuelle assez obscurs sur certains secteurs. Un aborigène né en un certain lieu considérait ce lieu comme sa propriété et un autre aborigène né au même endroit partage généralement le droit de propriété avec le premier.³² Sans doute, la propriété individuelle du sol n'était-elle pas économi-

que de par son contenu (la terre était la propriété de la collectivité qui y trouvait des moyens de subsistance et que R.Brough Smyth appelle tribu), mais autre, très probablement totémique, car elle était reliée à la conception de l'origine de l'homme membre du clan patrilineaire.

De nombreux australisants estiment que les groupes locaux d'Australiens étaient en majorité patrilineaires et virilocaux. Et comme dans les communautés virilocalles les hommes sont des membres permanents de la communauté et ne viennent ni ne partent en se mariant, comme le font les femmes, ils forment une communauté cultuelle, liée aux sanctuaires locaux traditionnels. C'est pourquoi les hommes, membres du clan totémique, ont pour tâche de fournir de la nourriture à la communauté non seulement par la chasse, mais en participant aux rites magico-totémiques de multiplication des animaux et des plantes, sources de nourriture, et même aux rites ubar, marajin et kunapipi en l'honneur de la Terre-Mère, de la Mère nourricière.³³

La territorialité dans le sens de la liaison totémique avec le territoire et les sanctuaires totémiques qu'il porte est liée chez les Australiens avec le clan paternel. Le clan maternel a d'autres fonctions. C'est pourquoi les deux clans, paternel et maternel, sont souvent représentés chez les Australiens dans un seul et même groupe.

La société australienne est fondée sur la division du travail entre les hommes et les femmes. 70 % des produits de la cueillette sont dus aux femmes, 98 % des produits de la chasse et 60 % des produits de la pêche, aux hommes.³⁴ En se mariant et en venant d'autres communautés dans les communautés virilocalles, les femmes deviennent économiquement des membres de plein droit de la nouvelle collectivité. Selon C.Berndt, les femmes ne sont soumises aux hommes que dans la sphère religieuse et cultuelle, mais elles sont indépendantes et égales dans la sphère économique.³⁵ Les aliments végétaux cueillis par les femmes occupent une place considérable dans l'alimentation des aborigènes et le rôle économique de la femme n'est donc pas moins important que

celui de l'homme. L'importance du travail féminin est particulièrement grande dans les régions tropicales où les aliments végétaux sont très abondants et dépassent souvent quantitativement les aliments carnés. Ainsi, les femmes de la Terre d'Arnhem recueillent de 60 à 90 % de toute la nourriture.³⁶ Il n'y a aucune raison d'affirmer que la terre n'est la propriété que d'une partie de la communauté, de son noyau clanique. Elle appartient à l'ensemble de la collectivité laborieuse.

La situation dominante des hommes dans la société australienne traditionnelle s'explique par différents facteurs. L'un d'eux est la virilocalité dominante dans le mariage. On connaît en Australie des cas d'uxorilocalité et d'ambilocalité temporaire et même permanente, mais la virilocalité domine nettement. Même là où le clan matrilineaire était répandu, les communautés étaient virilocalles, ce dont témoignent, notamment, les communications de Fison et de Howitt, relatives aux tribus du Sud-Est australien ou de Hart et de Pilling concernant les Tiwi. Des facteurs comme l'économie et l'écologie qui lui est étroitement liée agissent à leur tour à travers la virilocalité. Ne citons qu'un exemple de cette détermination de la virilocalité. Dans les zones désertiques de l'Australie où la survie du groupe dépend de la capacité à trouver de l'eau, de la nourriture et un gîte, les garçons en cours d'initiation doivent mémoriser et répéter dans l'ordre les noms de toutes les sources d'eau dont dispose le groupe et démontrer leur capacité à chasser avec succès sur le territoire.³⁷ Du point de vue des membres de la communauté, il est nécessaire que les futurs chasseurs, ayant passé cet examen, restent sur leur territoire. Et cela renforçait leur solidarité et, par la suite, leur rôle directeur au sein de la communauté.

L'expression de la domination sociale des hommes est leur rôle dirigeant dans le domaine religieux et rituel qui, à son tour, renforce idéologiquement et consolide leur situation dans la société. Les femmes ont, il est vrai, leurs propres rites, leurs cultes "féminins", mais ils ne sont

destinés qu'aux femmes, alors que les rites qu'accomplissent les hommes doivent assurer le bien-être de toute la société. Selon les croyances traditionnelles des aborigènes, ces rites sont plus importants que l'approvisionnement même en nourriture dont le succès dépend pour beaucoup de l'exécution correcte et opportune par les hommes de toutes les exigences du culte.

Du point de vue des relations avec le clan, les communautés australiennes se subdivisent en deux types: 1) les communautés où un clan localisé, c'est-à-dire un clan installé sur un territoire assez compact, constitue le noyau de la communauté; les individus venus d'autres communautés par le mariage et appartenant à un autre (d'autres) clan s'y joignent; 2) les communautés sans noyau composé de représentants d'un clan localisé; elles comprennent des représentants de plusieurs clans, hommes et femmes. On pourrait appeler les communautés du premier genre claniques locales et celles du second genre hétérogènes. Il n'est pas exclu qu'historiquement les communautés claniques locales ont précédé les communautés hétérogènes, mais ce n'est qu'une hypothèse logique, fondée sur la supposition que l'organisation clanique apparaît à l'intérieur des communautés exogames et sur leur base. La structure clanique originelle de la communauté pourrait être la suivante:

Communauté exogame —————> clan localisé.

Deux communautés exogames —————> deux clans localisés
à mariage réciproque.

Partant de cela, l'on pourrait admettre que les communautés hétérogènes sont une complication plus tardive de la structure primaire élémentaire. Mais nous ne disposons pas de faits plaidant en faveur de cette hypothèse. Aux XIX^e-XX^e siècles où les Australiens sont devenus l'objet d'une étude ethnographique, les communautés hétérogènes ne constituaient pas, du point de vue des principaux indices socio-économiques, une étape stadiale plus récente du développement de la communauté primitive que les communautés claniques locales. Les unes et les autres existent dans les

communautés ethniques ou les tribus d'un seul et même peuple, non seulement en Australie mais au-delà. Ces communautés ne se différencient pas selon des indices d'importance fondamentale comme le niveau de développement des forces productives et des rapports de production. On ne voit pas toujours non plus, loin de là, que les communautés hétérogènes soient plus sujettes à l'action de la colonisation et des phénomènes qui l'accompagnent que les communautés claniques locales. Il n'y a donc pas de raisons de considérer les communautés d'un type comme plus archaïques que celles de l'autre. Actuellement, les formes de relations entre la communauté et le clan ne donnent en soi aucune indication sur le niveau de développement d'une communauté et son degré de désintégration.

Notre affirmation que, dans les communautés claniques locales, le clan constitue le noyau, l'ossature, la base de la communauté n'est pas en contradiction avec la supposition qu'historiquement l'organisation clanique apparaît à l'intérieur des communautés exogames et sur leur base. Mais une fois renforcé, le clan acquiert une importance toujours plus grande en tant qu'institution de réglementation sociale. L'appartenance à un clan totémique détermine les conceptions et le comportement des Australiens, les mythes et légendes, les cultes, la création artistique, les relations normativement fixées avec les autres individus, en indiquant, notamment, avec qui l'on peut se marier, et construit donc la communauté elle-même. Du fait de ce rôle plus important, le clan commence à se considérer comme le maître non seulement des sanctuaires et des centres totémiques, mais de la terre elle-même où ils sont situés et à laquelle les membres du clan sont attachés par les liens mystiques de la réincarnation. Mais cette "propriété", quelle que soit son importance dans la vie de l'Australien, n'est pas une propriété au sens économique du terme.

La communauté et le clan sont les deux institutions sociales les plus importantes dans la vie de l'Australien, homme ou femme. Il faut dire, néanmoins, que la différenciation

entre ces deux institutions fondamentales ne s'est établie dans la science que progressivement. Elle s'est dessinée pour la première fois dans les études australiennes dans les travaux de A.W.Howitt, mais elle a été formulée tant soit peu clairement dans les années 30 par A.R.Radcliffe-Brown. Il ne pouvait y avoir d'étude sérieuse de la communauté sans cette condition préliminaire. C'est pourquoi cette étude a commencé si tard.

La reconstruction de l'organisation sociale des Australiens, due à Radcliffe-Brown, est sans doute dans l'ensemble plus proche de son état initial que celles de ses opposants. Le groupe local relativement restreint, propriétaire d'un certain territoire avec toutes ses ressources, le groupement virilocal de familles dont les hommes nés en son sein constituaient le noyau était, vraisemblablement, la principale forme sociale de la société australienne précoloniale, le modèle le plus typique de sa structure sociale. Mais il ne faudrait pas absolutiser la conception de Radcliffe-Brown. Elle ne peut avoir une valeur universelle et ne reflète que la tendance dominante. Il est difficile d'imaginer qu'un tel modèle soit la seule forme de communauté de la société australienne, fonctionnant en toutes circonstances. La plasticité, la souplesse, la variabilité interne de la communauté primitive, son adaptabilité à des conditions changeantes, voilà la raison de la stabilité extraordinaire de cette institution qui a permis à la société primitive de prédateurs de se maintenir dans le milieu écologique même le plus défavorable, de survivre à toutes les vicissitudes d'ordre social et naturel qui ne commencèrent nullement qu'avec la colonisation européenne. Ce sont précisément ces traits de la communauté qui en ont fait la forme sociale dominante du régime de la communauté primitive. Même si les communautés hétérogènes n'apparaissaient qu'en situation de crise, étant une sorte de réaction de la société à ces crises par un changement de structure répondant aux conditions modifiées, il est certain que ces situations se sont produites dans la vie des Australiens et des autres sociétés

primitives tout au long de leur histoire et que, par conséquent, les communautés de ce genre ne pouvaient manquer d'apparaître. Mais les communautés tant hétérogènes que claniques locales demeuraient au même titre la base socio-économique de la société primitive de prédateurs.

Les faits indiquent, en dépit des affirmations de Radcliffe-Brown, que les communautés échangent non seulement leurs femmes, mais d'autres hommes et femmes sur des bases d'amitié, de parenté et d'obligations réciproques. On connaît fort bien des cas où des individus fuyaient leur communauté et leur clan pour échapper au châtiment qu'ils encouraient pour avoir contrevenu aux normes sociales, d'autres communautés leur accordant asile. En général, les Australiens, comme les autres prédateurs, ont pour usage d'augmenter l'envergure des communautés autant que le permettent les ressources naturelles des territoires qu'ils occupent. Il n'y a aucune raison de considérer cela comme une violation des normes initiales. Malgré tout ce qui a été dit, les communautés demeurent des organisations sociales relativement stables,

Il ne faudrait pas non plus absolutiser la propriété de la communauté sur les terres. Bien que la liaison avec un certain territoire soit une des bases économiques de la communauté, les faits indiquent que la réalisation de cette possibilité adopte des formes différentes selon les conditions. Les limites des territoires des communautés peuvent être plus ou moins définies ou assez mouvantes, les communautés voisines peuvent se nourrir sur les territoires des voisins en période d'abondance sans autorisation préalable du possesseur, selon le droit coutumier. Des communautés voisines se livrent souvent à des chasses communes, en période de sécheresse une communauté trouve asile pendant des mois sur le territoire d'une autre communauté installée à des centaines de kilomètres - tout dépend des conditions changeantes et des traditions historiquement établies et il n'y a aucune raison de voir en cela des symptômes de désintégration.

La détermination de l'organisation en groupes locaux par le milieu géographique naturel s'exprime en ce que dans les régions désertiques de l'Australie la densité de la population est faible, les territoires des groupes locaux sont étendus, les limites territoriales relativement amorphes, alors que les groupes eux-mêmes mènent une vie errante de nomades. Dans les déserts de l'Australie centrale, jusqu'à 200 milles carrés sont nécessaires pour assurer la survie d'un seul homme. Dans ces conditions, il n'est possible de vivre qu'en petits groupes se déplaçant sans cesse à la recherche de nourriture. Dans leurs déplacements annuels sur leur territoire, ils changent des centaines de fois de campement et franchissent des milliers de milles.³⁸ Dans les zones climatiques plus favorables, surtout sur le littoral et le long des cours d'eau, la population est plus dense, les territoires moins étendus et les groupes mènent une vie semi-sédentaire sur des terres mieux délimitées. Il doit bien exister une différence dans le caractère de l'adaptation d'une société de prédateurs quelque part au "coeur mort" de l'Australie où les précipitations atmosphériques n'atteignent pas 127 mm par an, et dans les vallées et sur les embouchures des grands fleuves du Sud-Est, une des régions les plus favorisées du continent où le gibier abonde, de même que le poisson et les aliments végétaux. Les effectifs moyens de la communauté varient en conséquence. Ainsi, dans les déserts ils sont de 25 individus contre 50-100 dans les régions côtières bien arrosées.³⁹

On observe en Australie un degré relativement élevé de corrélation entre les superficies occupées par les communautés faisant partie d'une tribu et donc par la tribu entière et tout l'ensemble des facteurs du milieu naturel. Au début de la colonisation, il y avait là au moins 700 tribus dont les territoires atteignaient 230 km² dans les régions les plus fertiles et 64 000 km² dans les zones désertiques; les effectifs moyens d'une tribu étaient de 500 individus. Un même degré de corrélation existe entre les conditions du milieu naturel et la densité de la population. Dès 1846, un

chercheur remarqua que le chiffre de la population de telle ou telle région correspond à la quantité de plantes comestibles. N.B.Tindale indique que cela n'est vrai que pour les régions intérieures de l'Australie alors que sur le littoral la densité de la population est fonction des quantités de produits de la mer, qui est là la source principale d'aliments. Et si au sud de l'Australie la densité ne dépassait pas 1'homme pour 3,5 km², même dans les régions bien arrosées, elle dépassait 8 personnes pour 1,5 km² sur les régions côtières. Cela s'explique par l'abondance relative des aliments sur les côtes. Les conditions du milieu et le degré de détermination des limites des territoires des communautés et tribus sont tout aussi bien corrélées.

La propriété de la terre revêt parfois un caractère hiérarchique et la propriété sur la terre de toute la tribu en tant qu'ensemble de communautés s'élève au-dessus des territoires communautaires. Dans ces cas, tout le territoire de la tribu avec toute la diversité de ses ressources naturelles et alimentaires est utilisé par les communautés en tant que base alimentaire commune.

Mais quelle que soit la diversité des formes de réalisation de la territorialité, elle reste la base de l'organisation communautaire. Dans les régions plus productives du continent plus fortement peuplées, la territorialité s'exprime sous des formes plus définies et rigides que là où les ressources naturelles sont rares et la population moins dense. Cette loi et les autres phénomènes mentionnés plus haut sont traditionnels pour la société de prédateurs australienne. Les normes de la société primitive ne sont pas intangibles et permettent à la société de s'adapter à une situation mouvante en consolidant les innovations en tant que formes nouvelles. Et cela a toujours été le propre des sociétés primitives, faute de quoi leur développement cesserait et elles ne pourraient tout simplement par survivre.

La vie des prédateurs est tellement imprégnée d'une adaptation active à la succession des saisons, aux différentes formes d'aliments qu'ils se procurent, leur mode de vie et

leurs occupations, leurs armes, leurs outils et leurs ustensiles dans le même groupe changent tellement selon les périodes que, d'après D.Thomson, un témoin étranger observant le même groupe en différentes saisons croirait avoir affaire à des groupes différents.⁴⁰ Par exemple, les aborigènes vivant près de la source de la rivière Liverpool construisaient pendant la saison des pluies de grandes huttes destinées à la vie sédentaire sur le haut-plateau, mais les quittaient en temps de sécheresse pour chasser en nomades dans la vallée.⁴¹

Les liens de mariage entre communautés en Australie forment un réseau de relations stables permettant aux communautés et aux familles de chasser, de trouver aide et asile sur les terres des voisins. L'échange entre communautés a un caractère non seulement économique, mais social. Il lie et unit des groupes locaux différents, étant une manifestation de la solidarité entre groupes, ce qui est très important dans des conditions naturelles rigoureuses où le groupe local abandonné à lui-même pourrait difficilement survivre.⁴²

L'échange de produits de la chasse, de la pêche et de la cueillette s'effectue au sein de la communauté comme entre communautés selon des règles fixées par la pratique. Les normes de répartition du gibier ont été décrites parmi les premiers par L.Fison et A.Howitt.⁴³ Howitt s'est d'abord limité aux données sur la tribu des Kurnaf, puis il a traité des normes de répartition de la nourriture chez les autres tribus d'Australie.⁴⁴ Jusqu'à présent encore, comme en témoignent les données de F.Rose et de D.Thomson, le gibier est réparti suivant des règles très strictes.⁴⁵ Alors que le produit de la chasse des hommes est distribué non seulement entre les membres de la communauté mais parfois même parmi les parents consanguins et par alliance vivant en d'autres communautés, la nourriture végétale recueillie par les femmes est distribuée principalement au sein de la famille. On connaît des cas, au demeurant, où les aliments végétaux étaient également répartis en dehors de la famille

notamment chez certaines tribus du Victoria.⁴⁶ Dans l'île de Groote Eylandt, la nourriture végétale collectée par les femmes était distribuée entre tous les hommes du groupe, l'avantage étant accordé aux hommes de 35 à 55 ans, chasseurs expérimentés dans la force de l'âge.⁴⁷ Contrairement à une opinion courante sur le caractère égalitaire de la distribution chez les prédateurs, cette tranche d'âge masculine avait certains avantages aussi en d'autres lieux de l'Australie. Mais à Kimberley seuls les excédents de nourriture végétale étaient distribués en dehors de la famille et encore non pas selon des règles établies mais au gré des femmes.⁴⁸

La communauté australienne est une institution sociale dont le principal objet est la mise en valeur économique d'un territoire déterminé, une forme active d'adaptation de la société de prédateurs à ce territoire. Selon J.B. Birdsell, le groupe local australien traditionnel est non seulement le principal sujet primaire de la propriété sur la terre, mais un mécanisme essentiel plaçant la société dans des rapports optimaux avec le milieu naturel.⁴⁹ Cette appréciation de la communauté australienne acquiert une portée particulière du fait que Birdsell a abouti à cette conclusion après avoir analysé et séparé tous les éléments nouveaux introduits dans la vie des aborigènes d'Australie par la colonisation. A son avis, et l'on ne saurait qu'abonder en ce sens, à l'époque précoloniale le groupe local occupait une place prépondérante parmi les institutions sociales traditionnelles de l'Australie.

Les relations entre les membres de la communauté et leur territoire, le milieu naturel est un système dynamique tendu vers l'équilibre. La capacité de la communauté à se scinder en groupes économiques, puis en familles individuelles menant périodiquement une existence économiquement autonome conformément aux rythmes de la nature favorise le maintien de cet équilibre. Demeurant une entité relativement permanente, la communauté tantôt se disperse sur son territoire ou sur le territoire de la tribu, tantôt se réunit de nou-

veau selon la répartition et la quantité de ressources alimentaires et les variations dans le milieu écologique. Enfin, à certaines époques de l'année, en temps d'abondance, plusieurs communautés se réunissent sur certains secteurs du territoire tribal pour reprendre les contacts entre communautés et accomplir des rites communs. D.Thomson écrivait qu'à la saison des pluies les aborigènes de la Terre d'Arnhem se réunissaient en campements dont la population atteignait souvent 100 personnes et menaient une vie sédentaire; en saison sèche ils se scindaient en petits groupes de quelques familles qui nomadisaient sur le territoire de leur groupe local.⁵⁰

La tribu australienne est un ensemble territorialement lié de plusieurs communautés dont le périmètre extérieur constitue les frontières réelles. Les communautés sont unies non pas par un pouvoir politique ayant une forme même la plus élémentaire, mais par une langue commune, un patrimoine culturel, des liens traditionnels entre communautés. Et en ce sens la tribu australienne est une communauté non seulement ethnique, mais sociale.

La tribu australienne est le stade le plus ancien de la tribu en tant qu'institution sociale. Sa structure est amorphe.⁵¹ Toutefois, en tant qu'entité sociale s'élevant au-dessus des communautés, elle marque de son empreinte la conscience de l'Australien. Economiquement et socialement, les Australiens sont avant tout des membres d'une communauté. La structure sociale de la communauté est nettement exprimée. Dans le même temps, les Australiens se sentent non seulement membres de la communauté, mais aussi membres de la tribu, ce qui revient à dire qu'il existe une autoconscience tribale ou ethnique.

Selon les calculs de N.Tindale, la fréquence des mariages entre tribus en Australie est d'environ 15 %.⁵² Il estime, que les mariages en dehors de la tribu sont un usage non seulement relativement fréquent mais ancien. Les femmes qui viennent d'autres tribus introduisent avec elles assez souvent la langue et les coutumes de ces tribus. Or, les maria-

ges entre certains groupes sont traditionnels et se pratiquent de génération en génération. C'est à ce facteur et avec d'autres qu'est lié le phénomène de continuité linguistique intertribale, quand, selon Radcliffe-Brown, il est difficile d'établir où une langue finit et l'autre commence.⁵³ C'est pourquoi même des critères d'unité de la tribu comme la langue commune et le patrimoine culturel commun s'avèrent parfois douteux. Il n'est pas étonnant que certains chercheurs (par exemple, R.Berndt, T.Strehlow, L.Warner), parlant des Australiens, renoncent tout simplement au terme de "tribu" qu'ils considèrent inadéquat en bien des cas. De l'avis de Strehlow, il n'existe pas, par exemple, une seule tribu Aranda, et même les Aranda occidentaux ou les Aranda septentrionaux ne sont guère plus que des communautés linguistiques. D'après Warner, la tribu Murngin (à laquelle il a consacré un livre) n'existe pas même comme entité linguistique du fait de différences linguistiques notables entre groupes locaux.⁵⁴ Tout cela souligne encore plus vigoureusement l'importance de la communauté en tant qu'entité sociale fondamentale chez les Australiens.

Des aborigènes d'Australie sont profondément attachés à leur terre, au territoire de la communauté, et cela provient pour beaucoup de ce que c'est là que sont situés leurs centres totémiques, ce qui confère à leur attachement à la terre maternelle une nuance religieuse. Cette liaison mystique avec la terre n'a pas seulement un caractère de groupe (c'est le cas de la liaison du clan avec le centre totémique) mais un caractère individuel, comme le lien avec le lieu de naissance (chez les tribus du désert occidental) ou de conception (chez les Aranda). Et cependant, malgré cet attachement qui possède vraisemblablement des racines historiques profondes, les Australiens, on le sait, ont peuplé un immense continent et les migrations de certains groupes ont duré tout au long de leur histoire. H.Petri parle de migrations des aborigènes d'Australie occidentale en groupes d'effectifs variables, parfois même de familles individuelles en différentes directions à de grandes distances. Et les abori-

gènes ne reviennent plus. La migration se produit non seulement sous l'impact du contact avec les Européens, mais encore indépendamment d'eux. De l'avis de Petri, elle se produisait déjà avant la colonisation. Une des causes, mais sans doute pas la seule, est la sécheresse. Installés à un nouvel endroit, les aborigènes adaptent leur propre vie à l'organisation sociale de la population locale.⁵⁵

La communauté australienne en tant qu'institution socio-économique fondamentale de cette société typique de prédateurs nous apparaît comme une réponse de la société au défi du milieu naturel, comme l'instrument permettant de lui faire face et de préserver la société, comme un témoignage du triomphe de l'homme encore situé aux stades les plus anciens de l'équipement matériel et technique. Les Australiens s'avèrent être non pas des êtres abstraits, construisant telles ou telles formes d'organisation sociale dans une sorte de vide (comme les voient souvent les théoriciens des temps primitifs), mais des hommes cherchant des moyens de subsistance et vivant sur terre, dans des conditions historiques et géographiques concrètes, conformément auxquelles ils construisent, ou reconstruisent, le cas échéant, leur structure sociale. C'est là la source du développement ultérieur de la société.

La communauté est relativement stable et liée à un territoire déterminé qu'elle exploite économiquement. Son adaptation active aux conditions et aux contraintes de l'économie de prédation s'effectue par un morcellement périodique en groupes économiques dynamiques, de composition et d'effectifs variables, dont l'ensemble est la forme d'existence de la communauté dans des conditions écologiques changeantes. La succession des tendances centrifuges et centripètes, l'alternance des dispersions et des concentrations au sein de la communauté revêtent un caractère régulier, cyclique, écologiquement déterminé.

En admettant le caractère profondément traditionnel et la longue existence des communautés de deux types fondamentaux, claniques locales et hétérogènes, il convient de souli-

gner que dans les deux cas les communautés sont les principales cellules productrices de la société qui, contrairement au clan, sont les propriétaires réels de la terre. Et le fait que la propriété du principal moyen de production qu'est la terre se manifeste parfois sous une forme clanique s'explique par ce qu'au fur et à mesure de son développement l'organisation clanique devient une institution de réglementation sociale, assumant certaines fonctions sociales et normatives importantes, de même que par le fait que l'attitude totémique, religieuse envers le territoire est souvent identifiée à tort avec l'attitude économique. Mais la propriété de la terre, clanique par la forme, reste communautaire de fait. L'attitude de la communauté envers la terre repose sur des bases fondamentalement autres que celle du clan. La terre est mise en valeur par toute la communauté et non pas par les membres de tel ou tel clan.

Les communautés procèdent alternativement à des échanges de ressources alimentaires, offrant leur territoire à la chasse et à la cueillette par leurs voisins. Cette forme d'échange échelonné dans le temps a une importance non seulement économique, mais sociale en tant que manifestation de la solidarité entre les communautés. Les groupes locaux forment des entités usant d'une langue relativement homogène, les prototribus. Ce sont en quelque sorte les sources de la formation de la tribu en tant qu'entité ethnique et institution sociale que l'on trouve en Australie.

L'étude du régime social de la population autochtone de l'Australie a une grande importance pour la solution de problèmes fondamentaux de l'histoire de la société primitive. Cela est aussi vrai pour la communauté, cellule structurale et socio-économique fondamentale de la société australienne.

¹ Voir L.Fison, A.W.Howitt, "On the Deme and the Horde", Journal of the Anthropological Institute. 1885, Vol.14, pp.142-143.

- 2 Voir A.Knabenhans, Die politische Organisation bei den australischen Eingeborenen. Berlin—Leipzig, 1919.
- 3 Voir G.C.Wheeler, The Tribe and Intertribal Relations in Australia, London, 1910, p.55.
- 4 Voir A.R.Radcliffe-Brown, "The Social Organization of Australian Tribes", Oceania, 1930, Vol.1.
- 5 Voir L.R.Hiatt, "Local Organization Among the Australian Aborigines", Oceania, 1962, Vol.32; du même auteur, Kinship and Conflict. A Study of an Aboriginal Community in Northern Arnhem Land, Canberra, 1965.
- 6 Voir A.P.Elkin, R.M. and C.H.Berndt, "Social Organization of Arnhem Land", Oceania, 1951, Vol.21.
- 7 Voir F.D.McCarthy, M.McArthur, "The Food Quest and the Time Factor in Aboriginal Economic Life", Records of the American-Australian Scientific Expedition to Arnhem Land, Melbourne, Vol.2, 1960.
- 8 Voir N.B.Tindale, "Natives of Groote Eylandt and the West Coast of the Gulf of Carpentaria", Records of the South Australian Museum, 1925, Vol.3.
- 9 Voir P.M.Worsley, "The Utilization of Food Resources by an Australian Aboriginal Tribe", Acta Ethnographica, 1961, issue 10.
- 10 Voir W.L.Warner, A Black Civilization, Chicago, 1937.
- 11 Voir R.M.Berndt, "Murngin (Wulamba) Social Organization", American Anthropologist, 1955, Vol.57.
- 12 Voir W.E.H.Stanner, "The Daly River Tribes", Oceania, 1933, vol.3; du même auteur, "Murnbata Kinship and Totemism", Oceania, 1936, Vol.7.
- 13 Voir J.Falkenberg, Kin and Totem, Oslo, 1962.
- 14 Voir R.M. and C.H.Berndt, Man, Land and Myth in North Australia, Sydney, 1970, pp.212-216.
- 15 Voir C.W.M.Hart, "The Tiwi of Melville and Bathurst

- Islands", Oceania, 1930. Vol.1, pp.176, 177; C.W.M.Hart, A.P.Pilling, The Tiwi of North Australia, New York, 1960, p.65.
- 16 Voir M.J.Meggitt, Desert People, Sydney, 1962.
 - 17 Voir J.B.Birdsell, "Local Group Composition Among the Australian Aborigines", Current Anthropology, 1970, Vol.11, No.2, p.122.
 - 18 Voir B.Spencer, F.J.Gillen, The Arunta, London, 1927, p.8.
 - 19 Voir T.G.H.Strehlow, "Culture. Social Structure and Environment in Aboriginal Central Australia", Aboriginal Man in Australia, Sydney, 1965; du même auteur, "Geography and the Totemic Landscape in Central Australia", Australian Aboriginal Anthropology, Nedlands, 1970, pp.99-100.
 - 20 Voir O.Pink, "The Landowners in the Northern Divisions of Aranda Tribe, Central Australia", Oceania, 1936, Vol.6, p.290.
 - 21 Voir A.A.Yengoyan, "Demographic Factors in Pitjandjara Social Organization", Australian Aboriginal Anthropology, pp.82-83.
 - 22 Voir C.P.Mountford, Ayers Rocks. Its People, their Beliefs and their Art, Sydney, 1965, pp.3, 18-19.
 - 23 Voir D.F.Thomson, "The Bindibu Expedition", The Geographical Journal, 1962, Vol.128, pt.1-3.
 - 24 Voir R.M.Berndt, "The Concept of "the Tribe" in the Western Desert of Australia", Oceania, 1959, Vol.30.
 - 25 Voir R.A.Gould, Yiwarra. Foragers of the Australian Desert, New York, 1969; du même auteur, "Living Archaeology: the Ngatatjara of Western Australia", Southwestern Journal of Anthropology, 1968, Vol.24, No.2.
 - 26 Voir M. and R.Piddington, "Report on Fieldwork in North-Western Australia", Oceania, 1932, Vol.2; R.Piddington, "Totemic System of the Karadjeri Tribe", ibidem.

- 27 Voir U.McConnel, "The Wik-Munkan Tribe", Oceania, 1930, Vol.1; 1934, Vol.4.
- 28 Voir L.Sharp, "The Social Organization of the Yir-Yoront Tribe, Cape York Peninsula", Oceania, 1934, Vol 4; du même auteur, "Ritual Life and Economics of the Yir-Yoront of Cape York Peninsula", Oceania, 1934, vol.5.
- 29 Voir N.B.Tindale, "Some Population Changes among the Kaiadilt People of Bentinck Island, Queensland", Records of the South Australian Museum, 1962, Vol.14, No.2.
- 30 Voir W.E.H.Stanner, "Aboriginal Territorial Organization: Estate, Range, Domain and Regime", Oceania, 1965, Vol.36.
- 31 Voir D.S.Davidson, "The Family Hunting Territory in Australia", American Anthropologist, 1928, Vol.30, No.4.
- 32 Voir Smyth R.Brought, The Aborigines of Victoria. Melbourne, 1878, Vol.1, p.146.
- 33 Voir R.M. and C.H.Berndt, Man, Land and Myth in North Australia, pp.143-147.
- 34 Voir B.Hiatt, "Woman the Gatherer. Woman's Role in Aboriginal Society", Australian Aboriginal Studies, Canberra, 1970, No.36.
- 35 Voir C.H.Berndt, "Digging Sticks and Spears or the two-sex model", ibidem.
- 36 Voir N.Peterson, "The Importance of Women in Determining the Composition of Residential Groups in Aboriginal Australia", ibidem.
- 37 Voir F.D.McCarthy, "Ecology, Equipment, Economy and Trade", Australian Aboriginal Studies, Melbourne, 1963, pp.174-175.
- 38 Voir N.B.Tindale, H.A.Lindsay, Aboriginal Australians. Melbourne, 1963, p.53.
- 39 Voir J.B.Birdsell, "Some Predictions for the Pleistocene

Based on Equilibrium Systems among Recent Hunter-gatherers", Man the Hunter, Chicago, 1968.

- 40 Voir D.F.Thomson, "The Seasonal Factor in Human Culture, Illustrated from the Life of a Contemporary Nomadic Group", Proceedings of the Prehistoric Society, 1939, Vol.5, p.209.
- 41 Voir C.White, N.Peterson, "Ethnographic Interpretations of the Prehistory of Western Arnhem Land", Southwestern Journal of Anthropology, 1969, Vol.25, No.1, p.59.
- 42 Voir A.A.Yengoyan, "Ritual and Exchange in Aboriginal Australia", Social Exchange and Interaction, Ann Arbor, 1972.
- 43 Voir L.Fison, A.W.Howitt, Kamilaroi and Kurnai. Melbourne, 1880, pp.261-264.
- 44 Voir A.W.Howitt, The Native Tribes of South-East Australia. London, 1904, pp.756-770; voir également J.Dawson, Australian Aborigines. Melbourne, 1881; p.22. Nouvelle somme de données: R.Schott, Anfänge der Privat- und Planwirtschaft. Braunschweig, 1956, pp.179, 278-289.
- 45 Voir F.G.G.Rose, The Wind of Change in Central Australia. Berlin, 1965, p.151; D.F.Thomson, "The Dugong Hunters of Cape York", Journal of the Royal Anthropological Institute, 1934, Vol.64, pp.247-249.
- 46 Voir A.W.Howitt, The Native Tribes of South-East Australia. p.765; D.F.Thomson, Economic Structure and the Ceremonial Exchange Cycle in Arnhem Land. Melbourne, 1949, p.21.
- 47 Voir G.H.Wilkins, Undiscovered Australia. London, 1928, pp.245-247.
- 48 Voir P.Kaberry, Aboriginal Woman. Sacred and Profane. London, 1939, p.33.
- 49 Voir J.B.Birdsell, "Local Group Composition among the Australian Aborigines", p.131.

- 50 Voir D.F.Thomson, Economic Structure and the Ceremonial Exchange Cycle in Arnhem Land, pp.15-16.
- 51 Voir J.B.Birdsell, "A Basic Demographic Unit", Current Anthropology, 1973, Vol.14, No.4.
- 52 Voir N.B.Tindale, "Tribal and Inter-tribal Marriage among the Australian Aborigines", Human Biology, 1953, Vol.25.
- 53 Voir A.R.Radcliffe-Brown, "The Social Organization of Australian Tribes", p.37.
- 54 W.L.Warner, A Black Civilization, pp.9, 30.
- 55 Voir H.Petri, "Movements in the Western Desert", Proceedings of the VIII International Congress of Anthropological and Ethnological Sciences, Tokyo, 1968, Vol.2, pp.168-170.